

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

—Voilà pour vous, monsieur le major.

On les avait gardés quinze jours, trois semaines, à l'hôpital, le temps de les remonter un peu. Et un matin, ils étaient partis avec un congé de convalescence indéfini.

—Ah! mon lieutenant, disait Farou, vous me sauvez une seconde fois... Adieu!... Si jamais vous passez en Normandie, faudra venir nous voir... Torcy-le-Petit près Torcy-le-Grand... n'oubliez pas! On vous recevra, allez!...

Et ceux-là, on les envoyait.

Pauvres gars! Ils avaient été plus vite épuisés que les autres, voilà tout. S'en tireraient-ils?... Madeleine, que Farou aimait tant, aurait-elle un jour dans ses grands yeux mauves toutes les larmes contenues maintenant dans ceux de Marguerite, la pauvre fiancée de Jacques Marelle?

VII

Un soir, à la popote, ils s'attardent.

Ils sont quatre, groupés au centre de la table sous le pankha qui se balance; quatre, pas plus. Les autres sont aux eaux ou en congé de convalescence, en France.

Ils causent lentement, accoudés, à mi-voix.

Parfois il y a des instants de silence.

Les yeux, des yeux qui ne voient pas, regardent la flamme dansante des photophores, et ils s'essaient à percevoir quelque idée légère, falote, qui papillonne sous leurs fronts pâlis, dans leurs cerveaux déprimés. D'autres suivent la fumée des cigarettes qui, d'abord lente, monte, puis s'ébroue, absorbée, dissoute

dans le mouvement de l'écran balancé. Tout autour, la grande pièce est vide, avec quelques chaises noires qui sont restées contre le mur; les chaises des absents.

Dehors, c'est la tempête de sable qui continue. Le sirocco, depuis huit jours, sans trêve même sa sarabande. Une plainte infinie, un déchirement immense court dans l'espace.

Tout se recouvre de sable. Il pénètre partout en poussière fine, impalpable; rien n'en défend. Les aliments en sont saupoudrés, le pain crie sous la dent. Et quand le vent frappe au visage, enveloppe les mains, c'est la sensation subite d'une brûlure.

Aussi prolongent-ils le plus possible cette fin de repas. Ils sont mieux là dans cette salle close, trop grande pour eux maintenant, mais où le pankha fouette l'air alourdi et le rend un peu plus respirable. Ils sont bien là tous les quatre, face à face, n'ayant plus rien à se dire qui n'ait été dit déjà, écoutant la tourmente passer à travers le parc et les palmiers faire dans la nuit leur grand bruit sinistre de vagues écroulées.

Et ils attendent, ils ne savent quoi, seuls, silencieux...

Cependant l'un d'eux se lève. Machinalement les autres imitent ce mouvement. Ils sortent, se perdent dans le noir. Ils vont vers la plaine, au cabaret de l'Espagnol, et Pierre les suit. Mais à la porte de la popote une voix a prononcé son nom. Il revient sur ses pas. C'est un de ses hommes qui le demande. Une dépêche vient d'arriver du Sud à l'instant même. Il entre la lire... et puis les mots s'embrouillent, tremblent sous ses yeux.

Il est obligé de reprendre, de lire à mi-voix, s'écoutant parler:

"Depuis huit jours nous sommes assiégés par deux Joyeux. Ils rôdent

autour du poste et tirent des coups de fusil dans les fenêtres. Huit jours que cela dure. La provision d'eau s'épuise. Guillaume a le délire. Lorrain ne mange plus, ne parle plus, à moitié fou de terreur. Les autres perdent la tête. Qu'allons-nous devenir?"

C'est Kef qui télégraphie cela. Trois étapes. En doublant la première, il y arrivera le surlendemain au jour levant.

—Vite, prévenez que j'arrive... Je pars de suite. Allez chercher Ahmar!

Et il se hâte à travers le parc, rentre s'habiller, faire seller son cheval. L'homme le suit, côte à côte, dans le noir, et à travers la rafale brûlante qui tourbillonne autour d'eux, les jette l'un contre l'autre parfois, Pierre l'entend qui murmure:

—Prenez garde, mon lieutenant... N'allez pas vous faire tuer!...

La nuit est noire, semée d'étoiles énormes qui tressaillent, pleurent, semblent se pencher, descendre en longues larmes sur cette terre en feu. On ne voit rien, rien qu'elles, et à les découvrir si grosses il semble qu'elles soient tout près, que le ciel se soit abaissé sur la terre, étouffant l'espace, raréfiant le peu d'air qu'il y ait encore à respirer.

Les chevaux ont repris l'amble, leur allure dansante de jadis. D'eux-mêmes ils se sont placés sur la piste, l'un suivant l'autre.

Les rafales se succèdent sans arrêt.

Dès qu'en face de soi, dans le noir, on ne voit plus les étoiles, c'est qu'un mur de sable se présente, une vague de poussière brûlante dont le glissement sur les joues et le front cause une douleur. Puis elle s'en va et derrière elle, sur le sol, à travers les pieds des chevaux, on entend le sable courir.

Tout à coup le bordj de Chegga apparaît.

Il est temps. La chaleur est suffocante. La tête tourne endolorie, les yeux, éblouis, brûlés ne voient plus. Les paupières bordées de poussière

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.